

# SOTTO

---

VOCCÈ

---

## La Marionnette

Amanda Underwood

*La pluie danse avec les gros flocons de neige sous les lumières vacillantes de l'auberge. Le fracas des ivrognes dans la rue et des chevaux à l'abreuvoir est interrompu par un grognement lointain. De la ruelle adjacente émerge la silhouette d'un homme qui chancelle, se tenant le visage dans les mains. Soudainement, une voix grave et forte l'appelle.*

*— Hé ! Monsieur Jean Roy, remercie ta fille pour sa coopération ! La voix vient d'un homme grand à la forte carrure. Je sais que mon fils a hâte de l'avoir, continue-t-il en gloussant.*

*Jean se tourne vers la voix et lui crache au visage :*

*— François, vous savez autant que moi que votre famille est d'une ascendance plus dépravée que le diable ! crie Jean avant de s'enfuir aussi vite qu'il peut, compte tenu d'une vue affaiblie par un œil au beurre noir et des rafales qui entravent son chemin.*

*Il trébuche sur les rues pavées recouvertes de neige et de verglas jusqu'à la maison qui lui est familière, sa maison, éclairée de la seule lueur du poêle.*

Maman et moi sommes assises près du feu quand la porte s'ouvre brutalement et papa entre. Il empeste les jus fermentés et

une odeur plus métallique. Celle du sang. Maman se lève en hâte et court vers lui.

— Jean! Qu’as-tu ? s’exclame-t-elle en touchant la tempe de mon père qui grimace de douleur. Elle se tourne vers moi : Marie-Renée ! Va chercher de la neige, ton père devra nous expliquer... siffle-t-elle entre ses dents.

Après beaucoup d’interrogations, mon père nous explique tout : qu’il est redevable à la famille Ouellet et, qu’au lieu de chercher de l’aide, pour sauvegarder son orgueil, il a détruit le mien. Il me dit que j’épouserai le fils de François Ouellet, Étienne. Pourquoi ? Pour qu’il puisse éviter de rembourser ses dettes et préserver les apparences. Je sens une boule dans ma gorge, un gonflement ardent qui pousse contre les baleines de mon corset. Je veux hurler ma rage, j’essaie d’avaler mais j’étouffe. Cette fois, c’est moi qui ne ravale pas ma fierté.

Je n’ai pas trop de temps, je dois agir sur le champ. Je n’ai rien dit à Papa ni à Maman, car je savais que toutes mes objections seraient rejetées. Je monte l’escalier en silence. « *De gré ou de force.* » Ces mots résonnent dans mes oreilles, c’est ce que Maman m’a dit quand je n’avais pas plus de huit ans, quand je protestais contre les départs de Papa qui allait chercher des marchandises à importer. Mais maintenant, lorsque j’essaie d’envisager une vie avec Étienne Ouellet, un gars répugnant—non pas un homme, mais un dévergondé—j’ai l’estomac noué. Je ne deviendrai pas la femme qu’est ma mère, une fille pataude qui se transforme en femme pour procréer comme une bonne épouse au moment où mon mari le voudrait. Ou qui s’occupe du foyer pour qu’il puisse se balader avec les gueuses. C’est injuste : je n’accepterai pas cette vie ! Me déshabillant, je regarde mes vêtements au fur et à mesure que je les retire : la robe, la pièce d’estomac ornée, le fichu qui recouvre ma poitrine, le jupon, le corps baleiné, le chemisier, le fruit des efforts de mon père d’il y a plusieurs années, avant que les jeux d’argent et l’alcool l’aient dépravé. Mon père c’était tout

ça—mon Papa.

Soudainement, la solution apparaît aussi claire que de l’eau de roche : je m’enfuirais en me déguisant ! Ces vêtements me marquent comme une bourgeoise, la manière dont je les porte, tout : je dois m’habiller comme les gens du peuple, comme une femme pauvre, une invisible et partir commencer une autre vie ailleurs. Les cheveux blond vénitien, longs et bouclés qui me tombent dans le dos sont trop discernables. Je me souviens que ma grand-mère teignait souvent ses cheveux gris. Elle utilisait l’écorce de noyer bouilli avec du vinaigre pour les assortir à ses yeux marron foncé. Demain, j’irai chercher les ingrédients pour commencer ma transformation. En regardant ma tenue pendue dans la garde-robe, je me rappelle le fait que je devrais non seulement déguiser mon apparence physique, mais aussi me trouver des vêtements appropriés pour le voyage.

Juste avant l’aube, je me lève silencieusement, telle une petite souris qui ne veut pas réveiller le gros chat affamé. Je descends les escaliers avec la grâce et la lenteur des fantômes macabres que hantent leurs péchés, puis sors furtivement à la recherche d’une paysanne avec laquelle troquer mes robes.

Lorsque j’ouvre la porte, l’adrénaline me coupe le souffle—l’air froid me saisit d’une manière grisante. Une femme sans chaperon est une vision étrange qui la fait devenir suspecte à l’instant aux yeux des fouineurs qui la scrutent de leur fenêtre. Voilà la raison pour laquelle je me cache sous la plus grande pèlerine que j’ai pu trouver : celle de mon père.

Marchant sur les pavés glissants, enveloppée dans cette grosse cape en laine, je me rappelle les excursions faites enfant avec Papa jusqu’à la boucherie de la rue Saint-Jean. Pendant ces courses, seuls les morceaux de bœuf et d’agneau salés nous pesaient. Mais il y a belle lurette que nous ne sommes plus allés à la boucherie. À présent que Papa nous a peu ou prou délaissées, le seul fardeau que je porte dans ces rues est celui de la colère.

Je me tracasse tant de cela que je n'entends pas le crissement des pas qui s'approchent de moi dans la neige fraîche.

— Allô ? La demande vient d'un visage maigre et couvert de cicatrices de vérole. Mademoiselle, continue la femme, auriez-vous une petite pièce de monnaie ?

— Désolée ! je lui réponds par réflexe, mais m'arrêtant au lieu de repartir comme je l'aurais fait d'habitude. Attendez ! J'ai un marché à vous proposer, je lâche comme si les mots étaient un poison et en retirant frénétiquement ma pèlerine pour lui présenter mon offre. À condition que vous m'aidiez à me déguiser entièrement, je vous donne les habits que j'ai maintenant sur moi.

Elle m'observe pendant ce qui me semble une éternité avant de répondre :

— J'en conviens.

*Les chuchoteries des femmes encapuchonnées deviennent presque inaudibles tant la neige assourdit tout ce qu'elle touche. Elles s'arrêtent au pied de l'escalier Casse-Cou :*

— *Vous souvenez-vous du lieu du rendez-vous ? demande une des femmes enveloppées dans une cape de laine, d'un air soucieux. L'autre femme enlève son capuchon pour révéler des cheveux châtain foncé et bouclés.*

— *Je crois qu'oui ! dit-elle avec un petit sourire. Bien qu'elle ait hâte de commencer sa nouvelle vie, elle parle d'une voix hésitante. Je prends la rue Sous le Fort et pas la rue des Meulles ?*

*Elle pause. En attendant une réponse, elle tourne au nord pour se situer.*

— *Donc je prends la rue Saint-Pierre jusqu'au quai Saint-André et votre client sera là ? continue-t-elle.*

— *N'oubliez pas de dire qui vous envoie... votre amie Marion!*

---

Gem

Kierra Enns

J'avais reçu l'appel deux jours auparavant. J'ai pris quatre de mes jours de vacances et je suis partie le matin suivant. J'ai traversé les Rocheuses en douze heures.

Gem, Alberta.

Population : 286.

Aux contreforts des montagnes, non, aux contreforts des collines qui annoncent les montagnes quand on va à l'Ouest.

J'ai passé le panneau, fait à la main. On ne peut pas trouver Gem dans une liste des villes de l'Alberta, on doit chercher dans une liste des hameaux. Il n'y a pas de bureau de poste.

— Votre père est malade, avait dit l'infirmière d'une voix douce. Il ne veut pas l'admettre mais ce n'est pas bon. Il faut que vous reveniez si vous voulez le revoir.

M'y voilà donc, en plein mois d'août. Il fait chaud et l'air est sec. Je sens l'odeur du foin, de la terre, et de l'huile de moteur, par la fenêtre ouverte de la voiture, et je pense aux étés que j'ai passés dans les granges de mes oncles, avec les animaux, à respirer la poussière, la même odeur.

Gem n'a jamais eu de bibliothèque mais je trouvais des livres en tas au coin du Modean's. Chaque jour, le bus scolaire